

Lorsque nous avons préparé les Journées des 26 et 27 novembre 1999, nous avons voulu rendre hommage à l'« esprit Coumet », mélange d'un goût pour les analyses méticuleuses et d'une curiosité capable de résister aux cloisonnements intellectuels et institutionnels. Nous voulions montrer que les questions soulevées par Ernest Coumet avaient été celles de plusieurs générations de chercheurs, historiens ou logiciens, philosophes ou historiens des sciences, et que ces interrogations et ces rapprochements conservent aujourd'hui toute leur pertinence. Tous ceux qui connaissent peu ou prou Coumet savent qu'il ne pouvait être question, même de manière masquée, d'une quelconque forme d'hagiographie. Il s'agissait plutôt d'emprunter à nouveau certains des chemins historiques et épistémologiques qu'il avait ouverts, de prendre la mesure de recoupements inattendus, et peut-être de découvrir des aspects méconnus d'une pensée qui ne s'est pas toujours livrée à l'écrit.

Mais, parce qu'en toutes choses, il faut commencer par le commencement, nous nous attacherons tout d'abord dans cette présentation à caractériser, par-delà la mise à jour érudite de textes depuis longtemps oubliés, la démarche historique de Coumet<sup>1</sup>. Il ne saurait être question de procéder à une analyse exhaustive de tous ses travaux, chacun singulier ; nous chercherons plutôt à caractériser cette démarche dans chacun des trois domaines où il a travaillé : histoire de la logique, histoire du calcul des probabilités à l'âge classique, histoire de l'histoire des sciences.

Histoire de la logique tout d'abord, à commencer par une série de travaux sur les logiciens anglais de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont

---

1. On trouvera *infra*, p. 284-285, la bibliographie d'Ernest Coumet, à laquelle renvoient les références qui suivent, ainsi que la liste de ses communications non publiées, *infra*, p. 286. L'édition de ses articles et de sa thèse (voir COUMET, 1968a) est en préparation aux Éditions Albin Michel dans la collection « Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité ».

instauré un partage systématique entre langue naturelle et langue artificielle<sup>2</sup>. Les œuvres de George Boole, John Venn et Lewis Carroll ont été comme tant d'autres desservies par leur succès : elles sont aujourd'hui difficiles à lire parce que, nous appropriant une partie de leur héritage, nous ne sommes plus capables de comprendre les problèmes qu'elles entendaient résoudre et le langage qui était le leur. Ainsi la véritable petite monographie que Coumet consacre aux ouvrages de Boole se propose-t-elle, si l'on peut dire tout simplement, de montrer par quels méandres et quelles analogies une analyse mathématique de la logique traditionnelle a pu déboucher sur une première ébauche de logique formelle<sup>3</sup>. De manière similaire, l'article portant sur les diagrammes dits d'Euler ou de Venn examine quels ont été les différents diagrammes qui se sont succédé dans l'histoire, quelles relations ils avaient à charge de représenter, et quelles étaient leurs conditions d'application et leurs limites<sup>4</sup>. Mais, à rapporter ces diagrammes à une histoire générale de la logique, on les place toujours en position seconde : il importe également de les analyser pour ce qu'ils sont, des figures *géométriques*, autrement dit, de poser la question générale des enjeux d'une représentation géométrique de la logique. Ainsi Coumet montre-t-il comment cette représentation, évidente pour des mathématiciens géomètres, a été explicitement critiquée aussi bien par des philosophes (Hegel, Henry L. Mansel) que par de purs logiciens (Gottlob Frege, Louis Couturat, Bertrand Russell) : la question de la diagrammatisation se révèle finalement au carrefour de différents problèmes, tous susceptibles d'une spécification historique :

« La règle de lecture voulait qu'attention soit portée à ce qui était dit des diagrammes [...] en tant qu'ils sont précisément qualifiés de diagrammes : figures géométriques ; est apparue alors la nécessité de tenir compte non seulement des rapports respectifs de la Logique et des Mathématiques, mais à chaque étape, [...] de l'évolution de la Géométrie ; et l'attention aura été attirée par ailleurs sur les rapports complexes qui lient l'appréhension des figures et le "langage des logiciens" : métaphores spatiales régissant certains termes de leur lexique, classification des signes, philosophie des langues naturelles et artificielles<sup>5</sup>. »

2. COUMET, 1965b, 1966a, 1966b, 1968b, 1971 et 1977.

3. COUMET, 1966b. Comme le rappelle Marc BARBUT dans le témoignage publié dans ce volume, *infra*, p. 287-290, cet article est lié à un enseignement donné en septembre 1965 au Centre de mathématique sociale.

4. COUMET, 1965b, p. 33 : « Bref, ce qu'un partage à la fois chronologique et théorique fait saillir au premier plan dans les écrits [des historiens de la logique] traitant de représentations diagrammatiques, c'est l'ingéniosité que manifestent des représentants, leur fonctionnement plus ou moins bien agencé ; mais risque en revanche de passer inaperçu tout ce qui est dit sur les moyens de la représentation : les "figures géométriques". »

5. COUMET, 1965b, p. 62.

Enfin il faut mentionner, pour clore ce point, deux articles consacrés, l'un assez généralement à l'inscription de l'œuvre de Carroll dans la logique de son temps, l'autre à l'usage qu'il fit de la notion d'univers de discours<sup>6</sup> — et, si Carroll a attiré l'attention de l'admirateur de Raymond Queneau et autres oulipiens que fut Coumet, c'est pour avoir été non seulement logicien, mais sondeur et déconstructeur de la langue anglaise.

Dans tous ces textes, c'est bien le rapport entre la logique comme langue formelle, comme langue universelle, et les langues naturelles dont il est question. Aussi convient-il de rattacher à cette histoire des premiers pas de la logique symbolique deux articles ultérieurs de Coumet, portant sur des textes relatifs à la logique des langues naturelles qui pouvait exister au xvii<sup>e</sup> siècle, *De l'art de persuader* de Blaise Pascal et *l'Essai de logique* d'Edme Mariotte<sup>7</sup>. Dans le premier, il montre les bénéfices intellectuels qu'on retire à placer le texte de Pascal dans l'histoire des mathématiques : que l'unité soit un nombre ou que l'imposition des noms soit arbitraire ne sont pas chez Pascal des thèses philosophiques intemporelles : elles prennent sens par rapport aux multiples commentaires d'Euclide et à l'exercice de dénomination géométrique des années 1550-1650. Dans le second, délibérément limité à une analyse interne du texte de Mariotte guidée par le thème de l'établissement des sciences, se dessine un programme de comparaison systématique avec d'autres écrits, de même genre ou de même tendance.

Ainsi, déjà dans le domaine de la logique que l'on dit abstrait entre tous, se profilent certains aspects de ce qui constitue la tâche de l'historien des sciences selon Coumet : non seulement restituer la cohérence propre de certains discours, mais restaurer les espaces concrets où ces discours ont été possibles ; débrouiller l'écheveau des questions théoriques (ce qui ne les empêche pas d'être historiquement situées) qui font la trame des textes, fussent-ils mineurs ou méconnus.

Histoire du calcul des probabilités ensuite ; mais sans doute serait-il plus exact de parler de deux arts, l'art de conjecturer et l'art combinatoire : non tant par un souci frivole de la couleur d'époque que parce que tout l'effort de Coumet est ici de restituer dans leur intégralité des pratiques qui, pour fondamentales qu'elles aient pu être pour la constitution conceptuelle du futur calcul des probabilités, n'en avaient pas moins été jusqu'à lui considérées comme étrangères à l'histoire de la science mathématique. L'histoire de l'art combinatoire se bornait souvent à repérer les approximations plus ou moins heureuses des règles de dénombrement ou de permutations

---

6. Respectivement, COUMET, 1966a et 1971.

7. Respectivement, COUMET, 1979 et 1986.

aujourd'hui sanctionnées par la science ; une thèse sur Bernard Frenicle de Bessy et Marin Mersenne amena Coumet à examiner les pratiques combinatoires qui s'exerçaient, non pas exclusivement sur les nombres, mais tout aussi bien sur les notes musicales et sur les lettres<sup>8</sup>. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'établir une mystérieuse correspondance entre, d'un côté, les manipulations de notes et de lettres auxquelles se livraient des cabalistes, des cryptographes, des fous en quête d'un idiome universel, des compositeurs d'anagrammes ou de vers « protéiques », et, de l'autre, les règles mathématiques sur les nombres élaborées par de savants calculateurs, mais bien plutôt de montrer qu'ici et là, comme d'ailleurs dans les recherches sur le plus beau de tous les chants, les mêmes pratiques combinatoires sont à l'œuvre :

« Ce dont nous avons détecté les effets est une *activité combinante* [...] transformant par ses pratiques scripturaires le régime des signes. En particulier, elle aménagea l'espace où l'arithmétique pouvait tracer autrement la "description" des nombres, parce que, ayant subi les effets des manipulations alphabétiques, ils se donnaient à elles autrement : caractères en un certain ordre assemblés<sup>9</sup>. »

C'est pourquoi l'historien aurait tort, au nom des développements ultérieurs de la combinatoire, d'isoler artificiellement les permutations de nombres des combinaisons de caractères : son objet, ce sont des pratiques et des procédures qui opéraient entre autres choses sur les nombres, mais pas seulement sur eux.

De même lorsque, en historien de l'art de conjecturer<sup>10</sup>, Coumet établit l'identité des concepts pascaliens et de certains concepts juridiques, cette identité ne se réduit pas à l'idée vague que le droit aurait influencé la science, ou, inversement, que la science aurait été appliquée au droit<sup>11</sup>. La théorie des jeux de Johannes von Neumann et Oskar Morgenstern avait permis à Georges-Th. Guilbaud une lecture rétrospective du problème des partis de Pascal ; Coumet renchérit : cette lecture ne constitue pas une projection anachronique sur le passé de nos préoccupations et de nos connais-

8. Nous nous appuyons sur COUMET, 1968a, 1972, 1974, 1975a, 1975c, qui reprennent certains points de COUMET 1968a. Voir, également, COUMET 1968c.

9. COUMET, 1975a, p. 1024. L'évocation d'un régime général des signes, *in* COUMET, 1974, p. 278, comme le fait de nommer les deux opérations fondamentales de la combinatoire « tabuler » et « trier », rappelle l'œuvre de Michel Foucault ; mais cette référence est plutôt un clin d'œil qu'un opérateur méthodologique consistant.

10. Nous reprenons, principalement, COUMET, 1970. Voir, également, COUMET, 1964, 1965a, 1965c, 1968c et 1982a.

11. Voir COUMET, 1970, p. 580 : « Qu'on nous entende bien : il ne s'agit pas d'interpréter brutalement en termes d'influences le rapprochement que nous venons de faire [...] » ; et COUMET, 1970, p. 581 : « Dira-t-on, comme on le fait couramment, qu'il a "appliqué" le nouvel art à des matières juridiques ? »

sances — le « véritable contexte » du problème des partis<sup>12</sup>, c'est une logique de la décision en situation d'incertitude, à l'œuvre dans la pratique des contrats aléatoires comme dans leur thématization juridique. Reconnaître ce contexte, c'est affirmer que seules certaines pratiques ont permis à Pascal de penser ce qu'il a pensé comme il l'a pensé; le négliger, c'est se condamner par avance à ne pas comprendre « le sens véritable de la méthode pascalienne », et tout aussi bien à manquer la singularité du « moment historique » qui a vu naître, sinon le calcul des probabilités, du moins un calcul des espérances<sup>13</sup>.

Il est possible à ce point de situer la démarche de Coumet par rapport à celle de l'histoire épistémologique des sciences qui, dans la France des années 1960-1970, se réclamait de Gaston Bachelard. Assurément, il s'y conforme sur deux points essentiels : l'analyse des concepts constitue selon lui le nerf de l'histoire des sciences, et celle-ci commence par l'exercice d'une récurrence bien ordonnée<sup>14</sup>. Mais il la subvertit de deux manières. En premier lieu, il ne prétend pas séparer le bon grain de l'ivraie ou faire le partage entre le « périmé » et le « sanctionné »; il montre bien plutôt que les moments historiques où s'inventent de nouveaux concepts et où s'ouvrent de nouveaux domaines sont des totalités qu'on dénaturerait à les vouloir décomposer. En second lieu, il distingue l'objet de l'historien des mathématiques de l'objet du mathématicien : à ce dernier reviennent, par exemple, les nombres, au premier les pratiques sur les nombres, qui, précisément parce qu'il s'agit de pratiques, débordent toujours les nombres. Ou, pour le dire autrement : même en admettant que les mathématiques ne deviennent elles-mêmes (c'est-à-dire pures et abstraites) qu'à partir du moment où elles se dégagent des pratiques concrètes, l'historien ne vise pas les mathématiques mêmes, mais les mathématiques en tant qu'elles ont été des pratiques historiques<sup>15</sup>.

12. COUMET, 1970, p. 582.

13. COUMET, 1970, respectivement p. 583 et 576.

14. Coumet aime à relever les coïncidences entre telle pratique actuelle et telle pratique passée : voir, p. ex., COUMET, 1972, p. 31, et COUMET, 1975a, p. 1027, n. 72; mais c'est surtout in COUMET, 1970, p. 575 et principalement p. 597, que la notion de récurrence est opérante; ce qui est significatif pour un auteur discret sur ses références théoriques. Il ne s'agit d'ailleurs pas tant de la récurrence stricte thématisée par Gaston Bachelard (la science contemporaine juge de la science passée), que de la récurrence élargie proposée par Suzanne Bachelard (la science passée est éclairée par des épisodes ultérieurs de son développement, pas nécessairement contemporains, tout le problème pour l'historien étant de bien choisir ces épisodes). Pour une confrontation entre ce qui est ici appelé « récurrence stricte » et « récurrence élargie », voir, de Gaston BACHELARD, « L'actualité de l'histoire des sciences », conférence du Palais de la Découverte, Paris, 1951, repr. in Id., *L'Engagement rationaliste*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, p. 137-152, et, de Suzanne BACHELARD, « Épistémologie et histoire des sciences », in *Rapport du XII<sup>e</sup> congrès international d'Histoire des sciences*, Paris, Blanchard, 1970, t. I-A, p. 39-51.

15. Rien n'est en ce sens plus éloigné de l'histoire des sciences pratiquée par Coumet que l'histoire sans histoire de Jean Cavailles.

Historien encore sur ce point, Coumet n'a jamais prétendu être le premier à lire les textes qu'il commente : souvent, il ouvre ses articles par un bref aperçu de l'état de la question, indiquant éventuellement les déplacements qu'il s'apprête à opérer<sup>16</sup>, et situe ses lectures et ses thèses dans une histoire des interprétations<sup>17</sup>. La part de l'histoire des idées s'est faite cependant prépondérante dans ses derniers articles, consacrés à Paul Tannery, Émile Littré, Alexandre Koyré, Georges Sorel et Louis-Sébastien Mercier<sup>18</sup>. On soulignera tout d'abord la diversité des figures, des sujets et des approches choisis. Tout sépare les emportements de Mercier contre la panthéonisation de Descartes, les déplacements de la philosophie comtienne que Littré opère, les efforts de Tannery pour promouvoir l'histoire des sciences à travers manuels, enseignements, congrès, sociétés et revues, les prises de position de Sorel contre le scepticisme des scientifiques de son temps, les raisons complexes qu'a pu avoir Koyré de proposer une caractérisation de la Révolution scientifique.

Par-delà cette diversité, le souci d'un historien est cependant toujours de montrer comment se constitue, dans les méandres du mineur et de l'anecdotique, des tendances majeures et essentielles, au moins en ceci qu'elles ont été décisives pour le développement de l'histoire des sciences et de l'épistémologie françaises. À travers la panthéonisation manquée de Descartes, un moment historique de sa réception et de la philosophie de la Révolution française se profile<sup>19</sup>. L'œuvre de Littré ne témoigne pas seulement de la constitution d'une vulgate positiviste, mais de l'élaboration d'une philosophie tentant d'adapter la conception du monde d'Auguste Comte aux vicissitudes des temps : ainsi se dessine, assurément pas là où il est usuel de la chercher, une figure de l'intellectuel moderne<sup>20</sup>. L'activité militante déployée par Tannery permet d'aborder le problème, toujours actuel, de l'institutionnalisation de l'histoire des sciences<sup>21</sup>. Les comptes

16. P. ex., COUMET, 1966a, p. 2-3; COUMET, 1974, p. 277; COUMET, 1979, p. 77-78; COUMET, 1977, p. 32-34.

17. Ainsi COUMET, 1970, convoque-t-il, en des moments décisifs, non seulement Antoine-Augustin Cournot (p. 574-575) ou Léon Brunschvig (p. 583-584), mais aussi les premiers lecteurs et interprètes de la règle des partis, Leibniz, Antoine Arnauld et Pierre Nicole, le père Mauduit.

18. Voir, respectivement, COUMET, 1981, 1982b, 1987, 1988 et 1993a.

19. COUMET, 1993a, p. 175 : « La cause prochaine de la non-panthéonisation fut bien un incident de séance. [...] Mais cet incident de séance n'est-il qu'un incident ? [...] Les oppositions même sommaires, brutales à un philosophe peuvent s'intégrer à des variations signifiantes de sa descendance philosophique. »

20. COUMET, 1982, p. 214 : « Intercesseur d'une conception du monde, détecteur des sens des "mutations" en cours, avec pour mission d'"élever à la conscience" les "mouvements d'élaboration" qui affectent des "couches très profondes de la société", É. Littré est un prototype d'une des figures de l'intellectuel moderne. »

21. COUMET, 1982b, p. 123 : « [...] l'organisateur qui, à l'orée du siècle, agita méthodiquement, pour la première fois, des questions toujours d'actualité. »

rendus d'ouvrages d'Henri Poincaré, de Pierre Duhem et d'Édouard Le Roy que proposa Sorel pour une revue éphémère fournissent un prisme opérant la décomposition d'un moment épistémologique où sont interrogées aussi bien la valeur des modèles mécaniques pour la science que les conséquences, pour la religion, du caractère hypothétique de la physique<sup>22</sup>. La caractérisation de la Révolution scientifique par la géométrisation de l'espace et la destruction du cosmos qu'avait proposée Koyré pose très généralement la question épineuse de la construction et de l'usage des catégories en histoire des sciences, mais également la question particulière des origines du principe d'inertie<sup>23</sup>.

Il est plus facile de faire fond sur ces traces écrites que de mesurer l'impact des cours et des séminaires qu'assura Coumet, entre autres lieux à l'université de Nanterre (1968-1970), à l'université de Paris-I (1970-1977), à l'École polytechnique (1972-1988), puis à l'École des hautes études en sciences sociales (1977-1999), une fois qu'il y fut élu directeur d'études. Du moins faut-il en quelques mots les évoquer : rappeler que, dans les années 1970, il fit cours sur le positivisme logique et l'épistémologie anglo-saxonne alors que le monde philosophique français était pour ainsi dire imperméable à ces courants<sup>24</sup>; remarquer que le séminaire « Développement des connaissances scientifiques : histoire et théorie » fut, à partir de 1990, un lieu de rencontre pour les chercheurs travaillant sur la science à l'âge classique; affirmer, enfin, que le séminaire « Histoire du calcul des probabilités », que Coumet fonda avec Marc Barbut avec la collaboration de Bernard Bru en 1982, fut d'emblée un modèle du genre : un laboratoire où, séance après séance, un hybride était synthétisé entre différentes espèces d'histoires — histoire des probabilités bien sûr, mais aussi histoire de la statistique, histoire de l'économie, histoire des sciences sociales, histoire de la logique<sup>25</sup>. Et c'est seulement sur le mode de l'allusion que l'on évoquera ici les chantiers que Coumet ouvrit ou renouvela, collaborant avec d'autres chercheurs ou multipliant les rencontres souvent malaisées entre historiens et épistémologues, et animant de vastes pans de la *Revue de synthèse*.

À leur manière, les Journées Coumet ont reflété ces multiples directions de recherche; lieux de discussions et d'échanges, elles ont été comme un

---

22. COUMET, 1993a, p. 8 : « Qu'est-ce qui, dans les changements de vue [...] [de] G. Sorel, devrait être mis au compte de sa seule évolution personnelle [...] ? et non au compte d'un mouvement général qui le dépasse de très loin ? »

23. COUMET, 1987.

24. De cet intérêt témoignent COUMET, 1966c et 1975b. Voir, sur ce point, dans ce volume, *infra*, p. 291-296, le témoignage de Pietro REDONDI.

25. Comme le bateau des Athéniens, ce séminaire s'est transformé au cours des ans : l'intitulé fut complété par « ... et de la statistique »; Coumet le quitta en 1999, remplacé par Michel Armatte et Éric Brian.

séminaire étalé sur deux jours. Présentations originales de chercheurs appartenant désormais à des univers en apparence éloignés, synthèses subtiles des présidents de séance et participation chaleureuse de la salle ont permis de reconstituer les éléments du puzzle en une carte qui se moquait parfois d'un découpage en quatre sessions : Logique et langages (interventions de Marta Spranzi Zuber, Marie-José Durand-Richard, Jan Sebestik, commentées par Hourya Sinaceur), Histoire de l'histoire des sciences (interventions de Nicole Hulin, Enrico Castelli Gattinara, Jeanne Peiffer et Karine Chemla, commentées par Pietro Redondi), Nombres, combinaisons, probabilités (interventions de Catherine Goldstein, Thierry Martin, Éric Brian, commentées par Lorraine Daston) et Sciences à l'âge classique (interventions de Michel-Pierre Lerner, Alan Gabbey, Sophie Roux, commentées par Michel Fichant). Les Journées avaient été ouvertes sous la double bannière du centre Alexandre-Koyré et du Centre d'analyse et de mathématique sociales par Dominique Pestre et Marc Barbut ; l'envoi fut brillamment interprété par Jacques Roubaud et la conclusion orchestrée par Marco Panza. Tout au long de ces deux journées, mais aussi avant et après, nombreux furent ceux qui témoignèrent de leur amitié et de leur admiration pour Coumet : Bernard Bru, Ahmed Djebbar, Georges-Th. Guilbaud, Jaime Ruiz-Gutierrez, Françoise Longy, Jean Mosconi, Norbert Meusnier, Antonella Romano, Jean-Pierre Siméon, René Taton, parmi tant d'autres.

La *Revue de synthèse* était un lieu naturel pour publier ces articles rassemblés par l'amitié et la complicité intellectuelle : Ernest Coumet, outre les fonctions qu'il a longtemps assumées au comité de rédaction et de direction de la Revue, a en effet, selon le témoignage d'Agnès Biard, dirigé le volume des actes du colloque Émile Littré (1982) et, en commun avec Jacques Roger, celui de la journée « Histoire des sciences et mentalités » (1983)<sup>26</sup>. De l'oral à l'écrit, la table des interventions s'est un peu modifiée, les textes se sont enrichis, mais l'esprit est resté le même. Le lecteur pourra apprécier, du moins l'espérons-nous, à quel point la présence de Coumet est sensible dans les textes qui suivent, non seulement dans les témoignages de Redondi et de Barbut, évoquant leurs premières rencontres avec Coumet — premières d'une longue série de discussions et de séminaires communs —, mais aussi dans tous les autres articles, que nous présentons maintenant sommairement.

Pour répondre à l'épineuse question du type d'histoire pratiqué, les historiens des sciences ne sauraient trop se défier aujourd'hui de références

---

26. « Premier centenaire de la mort de Émile Littré », actes du colloque, Paris, 7-9 oct. 1981, n<sup>o</sup> spéc. *Revue de synthèse*, 3<sup>e</sup> sér., t. CIII, 106-108, avr.-déc. 1982 ; et journée « Histoire des sciences et mentalités », n<sup>o</sup> spéc. *Revue de synthèse*, 3<sup>e</sup> sér., t. CIV, 111-112, juil.-déc. 1983.

naïves à des saints patrons internalistes ou externalistes. Il reste à défricher le maquis des apports croisés de l'historiographie traditionnelle, elle-même nourrie de philosophie et de réflexions de scientifiques sur leur discipline, de la sociologie et de l'anthropologie, sans compter la complexité descriptive et analytique tissée par les historiens ces trente dernières années. Avec de la persévérance et quelques bons rabatteurs, un bel objet scientifique, de pertinence et de cohérence estimables, peut sortir du bois.

Lorsque nous avons interrogé autour de nous les historiens des sciences, à la fois amateurs de sentiers peu battus et ayant fait un bout de chemin avec Coumet, nous avons été gagnés par leur enthousiasme immédiat à proposer un sujet où se trouverait, à l'origine de la recherche ou en filigrane de la problématique, quelque chose de cet esprit Coumet, loin des systèmes et des programmes. Il n'est donc guère étonnant que les textes rassemblés ici, sous des thématiques en apparence diverses, répondent à des contraintes intellectuelles qui font leur unité.

La première de ces caractéristiques consiste à écarter les trivialités, non par un procédé récursif systématique ou l'application d'un programme, qu'il soit fort ou faible. Il s'agirait plutôt d'une méfiance préalable, méfiance classique envers la polysémie des langues naturelles, assortie de la mise en œuvre d'une érudition historique originale et d'une mise en perspective historiographique encore plus originale. Ainsi, à l'encontre de toutes les facilités méthodologiques et se défiant de ce que Coumet avait appelé les « clartés incertaines de la Caractérisation », Catherine Goldstein traite-t-elle d'une expérience singulière à bien des titres : celle de Frenicle de Bessy, arithméticien effacé par son image de « docte honnête homme », par l'œuvre de Pierre Fermat et par la représentation du progrès en théorie des nombres imposée au *xix*<sup>e</sup> siècle. L'investigation ne se limite pas au champ de l'expérience personnelle de Frenicle, mais entend interroger sa manipulation des nombres dans le cas de la question des ellipses, au regard des divers types de réactions dans son réseau intellectuel (Florimond de Beaune, Descartes, Fermat). On voit ainsi apparaître, dans le premier *xvii*<sup>e</sup> siècle, une orientation combinatoire, alternative possible à la résolution algébrique de cette question qu'avait proposée Descartes.

De la même façon, on peut retrouver dans les autres textes de ce recueil, des tropes, au sens artisanal des « tours de main », propres à Coumet et à sa mise en pratique de l'histoire : mêler une mise au point philosophique sur l'historiographie d'un concept ou d'un moment précis (l'« utilité » ou le « probable » à la Renaissance, la naissance de la théorie du hasard) à une analyse fine de ce moment ou de ce concept. Giovanna Cifoletti rapporte les discours sur l'« utilité des mathématiques » au *xvi*<sup>e</sup> siècle à leur contexte d'énonciation, abordant la délicate question de la distance entre

prescription et réalisation. L'*utilitas* doit modeler l'activité de l'« orateur » sensé posséder la clé des savoirs à défaut de maîtriser tous les savoirs et devenir ainsi un expert reliant art théorique et pratique. En ce sens, les mathématiques sont « utiles » dans le cursus méthodologique des humanistes, puisqu'elles sont le moyen d'accès à une action sociale, préférée à une action sur l'objet.

Cette même période, en ce qu'elle précède la Révolution scientifique, est souvent interrogée par les historiens des sciences, qui cherchent les modalités d'une nouvelle attitude antidogmatique dans les règles et les usages du probable en terme de preuve. Qu'il faille définir avec précision non seulement la polysémie du mot « probable » à la Renaissance, mais aussi l'articulation entre la relecture des *Topiques* d'Aristote et un éventuel terrain sceptique est ce à quoi Marta Spranzi Zuber s'est attelée. Par rapport à la traduction d'Aristote et aux commentaires de Cicéron qu'avait proposés Boèce, les nouvelles traductions commentées de la Renaissance auraient, comme elle le montre, constitué une redécouverte du texte aristotélicien qui établit une différenciation du probable non plus entre domaines d'application mais entre contextes argumentatifs. Par le biais de la dialectique, une logique du probable se dessine, qui n'affaiblit pas l'idée que la vérité peut être atteinte.

Art de combiner et art de conjecturer : nous sommes au cœur des pratiques du xvii<sup>e</sup> siècle que Coumet n'a cessé d'interroger, y compris par le biais d'une interrogation sur l'histoire qui en a été faite. Que répondre, par exemple, à l'historien des probabilités qui pointe l'étonnante formule d'Augustin Cournot pour qui le retard dans la naissance de la théorie du hasard est « un pur effet du hasard » ? Réinsérant cette affirmation dans la langue de Cournot, et dans sa représentation de l'histoire, Thierry Martin montre que cette apparente contradiction avec un déterminisme du mouvement historique correspondait chez Cournot à une représentation internaliste de l'histoire des mathématiques : une émergence du calcul des probabilités aurait été possible « techniquement » depuis l'Antiquité, parce qu'elle était indépendante de la configuration spirituelle propre au xvii<sup>e</sup> siècle (en particulier des interdits théologico-juridiques repérés par Coumet). Les difficultés que rencontre Cournot lorsqu'il veut expliquer l'apparition du calcul des probabilités, qui aurait pu se faire « un peu plus tôt, un peu plus tard », révèlent donc les limites d'une histoire strictement internaliste, mais aussi les difficiles gageures d'une histoire philosophique des mathématiques.

Ce débat sur les enjeux et les contextes des perspectives historiographiques a été en permanence alimenté par Coumet, par ses travaux propres comme par les études qu'il a suscitées. Une définition du cadre critique et méthodologique de la naissance des probabilités comme de la

Révolution scientifique ne pouvait faire l'impasse sur les lectures des <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles. Ainsi furent convoquées les conceptions qu'eurent Paul Tannery et Joseph Needham d'une histoire générale des sciences ; Karine Chemla et Jeanne Peiffer avaient choisi de faire se rencontrer leurs deux plaidoyers, mettant en œuvre deux synthèses de nature différente. Si l'ambition de Tannery était de décloisonner les disciplines et d'unifier les traditions, Needham, dans un contexte historique différent, cherchait à établir des circulations entre les traditions en respectant les limites disciplinaires. Dans cette histoire marquée de crises inaugurales et finales pour le premier, ou dans la lecture œcuménique et militante de la science pour le second, la Révolution scientifique est un moment privilégié d'intelligibilité, renaissance et professionnalisation après des siècles de décadence pour Tannery, synthèse de différents courants pour Needham.

L'histoire générale des sciences comme discipline à part entière, au sens de Tannery, doit être ancrée dans l'enseignement. Donner les moyens aux professeurs de lycée d'enseigner cette discipline n'est pas resté un beau vœu laïc, au moins pendant la période dont Nicole Hulin étudie quelques documents méconnus : en 1869, Victor Duruy instaurait parallèlement la triple spécialisation de l'agrégation des sciences et une épreuve sur « une question de méthode et d'histoire des sciences », suivant en cela une pratique non encore institutionnalisée des cours de l'École normale supérieure. La durée de vie de cette composition oscilla suivant les disciplines autour d'une dizaine d'années, et le statut de l'épreuve fut longuement discuté. Il le resta tout au long du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, quand bien même le rôle qu'on lui destinait s'adaptait à l'évolution du rôle attribué à la science dans la culture, et à l'enseignement scientifique dans la formation intellectuelle et morale.

En particulier, le début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle occidental doit faire face à une « crise de la raison », tout à la fois crise de la philosophie de la connaissance, de la pensée rationaliste associée à l'idée de progrès et crise de civilisation. Enrico Castelli Gattinara a étudié la résolution française de cette convergence de questionnements, à travers les reformulations du rationalisme opérées jusqu'à Bachelard, qui intègrent les théories scientifiques contemporaines et leur histoire. De nombreux autres acteurs interviennent en amont dans cette redéfinition, dont Castelli Gattinara interroge l'unité afin d'en faire le socle de ce qui constitue selon lui une tradition épistémologique « française », dont la spécificité serait de ne pas accepter le constat d'une « faillite de la science » et de définir les conditions de possibilité d'un discours *sur* la science. Le paysage des débats se structure autour d'instituts et de revues comme la *Revue de synthèse historique* fondée en 1900 par Henri Berr, permettant de définir une *sodalitas* traversée de tensions dialectiques entre histoire des sciences et philosophie.

Passer d'un réseau de signes à un autre pour mieux les articuler, mais aussi pointer leurs incohérences, conduit parfois à des points de vue pano-

ramiques et néanmoins critiques. Ainsi l'étude de Marie-José Durand-Richard, fruit de longues années de recherches sur l'école algébrique anglaise du début du XIX<sup>e</sup> siècle, apporte à la discussion sur ce qu'est un réseau de pensée l'analyse de la manière dont s'est renouvelée la conception de l'algèbre pendant la révolution industrielle anglaise. La médiation qui s'opère via les débats sur le rôle des universités anglaises et la nature des fondements de la connaissance met en avant des acteurs moins connus que George Boole et William Hamilton, tels George Peacock ou Charles Babbage. Ce fil une fois tiré, il est possible de reconstituer l'écheveau des interactions entre choix conceptuels et dimensions sociopolitiques. Cela permet de répondre aux questions qu'une approche rétrohistorique laissait en suspens, en saisissant cette réforme de l'algèbre tout à la fois comme travail de symbolisation et comme discours de vérité.

Les instruments conceptuels, on le sait, ne sont pas immuables et la notion de loi de la nature peut, à juste titre, tout à la fois paraître un outil pertinent pour comprendre ce qui permettait aux auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle de saisir la nature en un discours novateur, et devoir faire l'objet d'une investigation préalable quant à son utilisation effective par les auteurs de la physique classique et quant à son utilisation rétrospective par les historiens. Cette enquête minutieuse et critique doublée d'une analyse, d'une déliaison des composants, amène Sophie Roux à opérer des distinctions entre les usages du mot « loi » dans les sciences, qui fonctionnent parfois sur de longues périodes, mais sont néanmoins opératoires. C'est en effet à partir de l'existence parallèle de ces usages que se comprennent des transferts et des diffusions, propres quant à eux à la science classique ; ils aboutissent à un sens physico-mathématique du terme « loi », qui entretient un lien particulier avec le sens métaphysique. C'est cette rencontre qui soutient la généralisation du terme de loi dans certains contextes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Coumet est à l'origine de nombreuses enquêtes historiques et philosophiques qui ont suivi l'exemple de ses méticuleuses investigations érudites et de ses déplacements méthodologiques à la recherche d'un nouveau point de vue, autrement dit, du bon objet à étudier, corpus de textes ou d'auteurs, anomalies apparentes du raisonnement ou de la narration historique. Ce bon objet d'étude pour l'historien des sciences peut être petit et néanmoins difficile à saisir. Ainsi, « P.N.E.M. », signature des commentateurs pro-coperniciens de Gilles Personne de Roberval dans son *Aristarque* publié en 1644, renvoie à la formule du Livre de la Sagesse : « *Pondere, mensura, numero Deus omnia fecit.* » Alan Gabbey met cependant en évidence que cette formule, très utilisée au XVII<sup>e</sup> siècle comme caractéristique du Dieu mathématicien, est, dans le cas de Roberval, certes biblique pour la lettre mais non pour l'esprit, et a peut-être constitué un code propre aux professeurs mathématiciens du Collège de France.

La « Révolution scientifique » est à l'inverse un gros objet épistémologique construit, déconstruit et, parfois, simplement utilisé comme boîte noire. Marco Panza a trouvé dans le commentaire sceptique de Coumet sur la notion fondatrice de révolution scientifique chez Koyré les ferments de sa propre analyse sur le rôle à ne pas faire jouer à une telle catégorie, voire sur les raisons de s'en débarrasser. Coumet ayant proposé de voir dans la Révolution scientifique, « caractérisée » par la destruction du cosmos et la géométrisation de l'espace, un idéaltype wébérien et non un événement historique, se posait alors la question de la fonction d'un tel horizon pour le travail de l'historien des sciences, et de l'articulation entre transformations scientifiques et choix de pensée philosophiques. C'est la pertinence de ce cadre dichotomique de travail que Panza remet en cause.

Et l'objet, peut aussi être... un objet, entre autres facettes exhibées par Éric Brian sur une chose en trois dimensions spatiales, le stéréogramme de Perozzo, mais en six dimensions épistémologiques. À partir de cette chose, il s'agit de soulever la question historique des rapports entre abstraction et objets, et de rendre compte de certaines « rencontres », comme Coumet l'avait fait pour la rencontre du chevalier de Méré et de Pascal. Suivant le fil de la déambulation au hasard d'André Breton qui chine sans le savoir un stéréogramme de Perozzo et transforme l'objet statistique en objet surréaliste, Brian analyse les conditions qui ont permis que se nouent les concepts de hasard propres au xx<sup>e</sup> siècle et les gestes artistiques « révolutionnaires », répondant ainsi à la question « le hasard surréaliste (et son objet) est-il né par hasard ? ».

On l'aura compris. Il serait vain de prétendre mettre à jour, par-delà la diversité des articles que nous proposons au lecteur, quelque principe qui les organiserait, malgré les apparences, en un tout homogène. C'est que, croyons-nous, cette diversité même, le refus d'instaurer une norme unique dans la pratique de l'histoire des sciences, l'attention portée à la singularité de démarches individuelles enfin, sont ce que les auteurs ont trouvé chez Ernest Coumet, et ce pour quoi ils voulaient le remercier.

Irène PASSERON  
*REHSEIS/CNRS*  
passeron@ccr.jussieu.fr

Sophie ROUX  
*Centre Alexandre-Koyré*  
sophie.roux@damesme.cnrs.fr

## BIBLIOGRAPHIE D'ERNEST COUMET

- 1958 : « Le comportement inductif », diplôme d'études supérieures de Philosophie\*, Bordeaux, faculté des lettres de Bordeaux, dactylogr., 500 p.
- 1964 : « Les jeux de hasard sont-ils une invention du diable? », *Mathématiques et sciences humaines*, 6, p. 23-24.
- 1965a : « Le problème des partis avant Pascal », *Archives internationales d'histoire des sciences*, 72-73, juil.-déc., p. 245-272.
- 1965b : « Les diagrammes de Venn », *Mathématiques et sciences humaines*, 10, p. 31-46.
- 1965c : « À propos de la ruine des joueurs. Un texte de Cardan », *Mathématiques et sciences humaines*, 11, p. 19-21.
- 1966a : Lewis Carroll, *Logique sans peine*, trad. et présent. de Jean Gattégno et Ernest Coumet, ill. de Max Ernst, Paris, Hermann.
- 1966b : « Logique, mathématiques et langage dans l'œuvre de G. Boole. I, II et III », *Mathématiques et sciences humaines*, 15, p. 1-14, 16, p. 1-14 et 17, p. 1-12.
- 1966c : « Logique et linguistique », n<sup>o</sup> spéc., dir. Ernest Coumet, Oswald Ducrot et Jean Gattégno, *Langages*, 2.
- 1968a : Mersenne, *Frenicle et l'élaboration de l'analyse combinatoire dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle*, thèse de troisième cycle, dactylogr., 2 vol., 590 p.
- 1968b : Heinrich Scholz, *Esquisse d'une histoire de la logique*, trad. d'Ernest Coumet, Fr. de Laur et Jan Sebestik, av.-pr. de Jules Vuillemin, Paris, Aubier-Montaigne.
- 1968c : « Un texte du xvi<sup>e</sup> siècle sur les serrures à combinaisons », *Mathématiques et sciences humaines*, 22, p. 33-37.
- 1970 : « La théorie du hasard est-elle née par hasard? », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 3, mai-juin, p. 574-598.
- 1971 : « Jeux de logique, jeux d'univers », dans « Lewis Carroll », *Cahiers de l'Herne*, 17, p. 17-29.
- 1972 : « Mersenne. Dénombrements, répertoires, numérotations de permutations », *Mathématiques et sciences humaines*, 38, p. 5-37.
- 1974 : « Des permutations au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle », *Permutations*, actes du colloque sur les permutations, Paris, 10-13 juil. 1972, Paris, Gauthier-Villars, p. 277-289.
- 1975a : « Cryptographie et numération », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 5, sept-oct., p. 1007-1027.
- 1975b : « Karl Popper et l'histoire des sciences », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 5, sept-oct., p. 1105-1122.
- 1975c : « Mersenne. "Dictions" nouvelles à l'infini », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 109, p. 3-32.
- 1977 : « Sur l'histoire des diagrammes logiques, "figures géométriques" », *Mathématiques et sciences humaines*, 60, p. 31-62.
- 1979 : « Pascal. Définitions de nom et géométrie », in *Méthodes chez Pascal*, colloque tenu à Clermont-Ferrand, 10-13 juin 1976, Paris, P.U.F., p. 77-85.
- 1981 : « Paul Tannery. L'organisation de l'enseignement de l'histoire des sciences », *Revue de synthèse*, 3<sup>e</sup> sér., t. CII, 101-102, janv.-juin, p. 87-123.
- 1982a : « Sur le "calcul ès jeux de hasard" de Huygens. Dialogues avec les mathématiciens français (1655-1657) », in *Huygens et la France*, table ronde du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 27-29 mars 1979, av.-pr. de René Taton, Paris, Vrin (L'Histoire des sciences. Textes et études), p. 123-138.

---

\* Bien que non publié, nous avons fait mention de ce mémoire, dans lequel Coumet associe l'étude des théories de la décision et de la théorie des jeux (A. Wald et J. Neyman) à des analyses épistémologiques et historiques sur le calcul des probabilités.

- 1982b : « La philosophie positive d'Émile Littré », *Revue de synthèse*, 3<sup>e</sup> sér., t. CIII, 106-108, avril-déc., p. 177-214.
- 1986 : « Sur l'Essai de logique de Mariotte. L'établissement des sciences », in *Mariotte, savant et philosophe. Analyse d'une renommée*, préf. Pierre Costabel, Paris, Vrin, p. 277-308.
- 1987 : « Alexandre Koyré. La Révolution scientifique introuvable? », dans « Science. The renaissance of a history. Proceedings of the international conference Alexandre Koyré, Paris, Collège de France, 10-14 juin 1986 », éd. Pietro Redondi, n<sup>o</sup> spéc. de *History and Technology*, vol. IV, 1-4, p. 497-529.
- 1988 : « Écrits épistémologiques de Georges Sorel (1905) : H. Poincaré, P. Duhem, É. Le Roy. En annexe : quatre comptes rendus de Sorel », *Cahiers Georges Sorel*, 6, p. 5-51.
- 1991 : avec Marc Barbut et Bernard Bru, « Histoire du calcul des probabilités et de la statistique », *Mathématiques et sciences humaines*, 113, p. 57-75.
- 1993a : « La panthéonisation manquée de Descartes », in Bernard Bourgeois et Jacques D'Hondt, dir., *La Philosophie et la Révolution française*, actes du colloque de la Société française de philosophie, 31 mai, 1<sup>er</sup>-2 juin 1989, Paris, Vrin, p. 173-186.
- 1993b : « Mathématique sociale. Entretien avec G. Th. Guilbaud », avec la participation d'Ernest Coumet, de Patrice d'Ossona de Mendez et de Pierre Rosenstiehl, coll. « Savoir et mémoire », Paris, AREHESS, 4, fasc. et vidéo.

#### COMMUNICATIONS NON PUBLIÉES\*

- Décembre 1964, « Réflexions sur les origines du calcul des probabilités. Contrat équitable et règle des partis », séminaire « Modèles mathématiques dans les sciences sociales », org. Georges-Théodule Guilbaud et Marc Barbut, Paris, Centre de mathématique sociale et de statistique, 4 déc. 1964.
- Mars 1967, « Leibniz et le problème des partis », journée d'étude « Leibniz et la mathématique », org. Centre d'histoire des sciences et des techniques (centre Alexandre-Koyré) et Centre de mathématique sociale et de statistique (centre Condorcet), Paris, centre Alexandre-Koyré, 4 mars 1967.
- Mai 1969, « Sur l'art combinatoire au xvii<sup>e</sup> siècle », « Conférences du palais de la Découverte », Paris, palais de la Découverte, 10 mai 1969.
- Juillet 1980, « Cardan. Mathématisation de l'alea », XXIII<sup>e</sup> colloque international d'Études humanistes, org. Philippe Ariès et Jean-Claude Margolin, Tours, 30 juin-12 juil. 1980.
- Octobre 1980, « Sur l'histoire de l'enseignement de l'histoire des sciences », colloque « Enseignement de l'histoire des sciences aux scientifiques », org. Société française d'histoire des sciences et des techniques, Nantes, 9-11 oct. 1980.
- Juin 1981, « Les problèmes de numération à la Renaissance et chez Leibniz », colloque du Centre national de la recherche scientifique « Leibniz et la Renaissance », org. André Robinet, domaine de Ceillac, 17-21 juin 1981.
- Mars 1982, « Histoire des sciences et enseignements philosophiques vers 1900 », journée d'étude « L'histoire des sciences et des techniques dans les enseignements philosophiques », org. Société française d'histoire des sciences et des techniques, Nanterre, université Paris X-Nanterre, 18-20 mars 1982.

---

\* Cette liste a été établie grâce aux indications d'Ernest Coumet.

- Septembre 1983, « "Langages" et théories physiques. Duhem et Poincaré », journées internationales « Le cercle de Vienne. Doctrines et controverses », org. Antonia Soulez et Jan Sebestik, Laboratoire de philosophie du langage de l'université Paris XII-Val de Marne et Institut autrichien, Créteil/Paris, 29 sept.-1<sup>er</sup> oct. 1983.
- Mai 1985, « Mentalité primitive et histoire des sciences. Lévy-Bruhl, Meyerson et Hélène Metzger », colloque « Hélène Metzger. Son œuvre et son influence sur l'historiographie des sciences », org. Centre international de synthèse, resp. Bernadette Bensaude-Vincent et Gad Freudenthal, Paris, 21-23 mai 1985.
- Septembre 1985, « Pierre Duhem. Science et nation », colloque « Les philosophes et la guerre de 14 », resp. Philippe Soulez, université Paris VIII-Vincennes, Saint-Denis/Paris, 26-28 sept. 1985.
- Mars 1987, « Écritures occultes et sciences. Transmissions, numérations, doubles sens », colloque « Hiéroglyphes, langages chiffrés, "sens mystérieux" au XVII<sup>e</sup> siècle », org. Marc Fumaroli, Société d'étude du XVII<sup>e</sup> siècle et Collège de France, Paris, 7 mars 1987.
- Juin 1987, « De la *Géométrie* comme révolution à la restauration du *Discours de la méthode* (des Lumières à la Restauration) », colloque du « 350<sup>e</sup> anniversaire du *Discours de la méthode*. Problématique et réception du *Discours de la méthode* et des *Essais* », Paris, Sorbonne, 1<sup>er</sup>-3 juin 1987.
- Mars 1988, « Hiérarchisations selon Auguste Comte. Newton, Lagrange, Descartes », journée « La mathématisation, 1780-1830 », org. Amy Dahan Dalmedico, Paris, Institut Henri-Poincaré, 11-12 mars 1988.
- Mai 1988, « La numération », table ronde du « Quatrième centenaire de Thomas Hobbes », org. Jean Bernhardt et Yves-Charles Zarka, Paris, Sorbonne, 30 mai-1<sup>er</sup> juin 1988.
- Mars 1989, « Débats sur les définitions mathématiques à l'époque de Desargues », journée « Desargues », org. Roger Laurent, Paris, institut Henri-Poincaré, 26 mars 1989.
- Mai 1989, « Descartes et Newton dans la révolution fondamentale », colloque « Auguste Comte. Philosophie et révolution », Paris, 9-11 mai 1989.
- Juin 1989, « De l'École normale de l'An III à l'Institut. Analyse et "circulation" des connaissances », colloque « La philosophie et les institutions révolutionnaires », org. François Azouvi, Paris, université Paris-Sorbonne, 12-13 juin 1989.
- Octobre 1992, « Gassendi, Mariotte et Roberval », colloque « Gassendi, sa postérité, 1592-1792 », org. Sylvia Murr, Paris, 7-10 oct. 1992.
- Octobre 1994, « " Situer la science dans l'histoire ". Un programme d'Henri Berr », colloque international « L'histoire, la philosophie, la synthèse. Henri Berr (1863-1954) et la culture de son temps », org. Centre international de synthèse, resp. Dominique Bourel, Paris, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, 24-26 oct. 1994.
- Novembre 1994, « Langues universelles et arithmétique (première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) », colloque international « Sciences et langues en Europe », org. centre Alexandre-Koyré, École des hautes études en science sociales et Commission des communautés européennes, resp. Roger Chartier et Pietro Corsi, Paris, 14-16 nov. 1994.
- Novembre 1996, « Descartes et ses correspondants scientifiques (Fermat, Roberval, Huygens) », table ronde animée par Ernest Coumet avec Michèle Grégoire, Vincent Julien et Christiane Vilain, colloque « Pour Descartes », org. Centre d'études cartésiennes et Institut de recherches sur l'enseignement des mathématiques de Paris, resp. Michel Serfati, Paris, Sorbonne, 20 nov. 1996.
- Janvier 1997, « Phénoménisme et scepticisme. Lenoble et Popkin », journée « Richard Popkin », Centre d'études en rhétorique, philosophie et histoire des idées (ENS-Fontenay-Saint-Cloud) et centre Alexandre-Koyré, Paris, 11 janv. 1997.
- Novembre 1998, « Auguste Comte. Le calcul des chances, aberration radicale de l'esprit mathématique », colloque « Auguste Comte et l'idée d'une science de l'homme », org. Michel Bourdeau, François Chazel, Annie Petit et Bertrand Saint-Sernin, Paris, 26-27 nov. 1998.